



BIOGRAPHIE
Deux livres consacrés
à Robert Bourassa
Page F 6



ROMAN
L'échec du pari de Yann Martel
Page F 3

LIVRES

Pages

à brûler frôle

constamment

les limites de

la santé mentale.

Pour Pascale

Quiviger, la folie

peut être tant

un mode de

perception

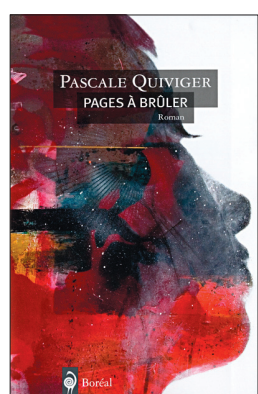
accrue

Sur la crête étroite entre le rêve et la réalité

qu'un mode

de déformation

de la perception.



**PAGES
À BRÛLER**

Pascale Quiviger
Boréal
Montréal, 2010,
262 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

CAROLINE MONTPETIT

Elle vient à Montréal en été, alors que tout est calme dans la ville. Elle y laisse souvent un livre, puis elle s'envole vers Nottingham, en Angleterre, où elle a désormais ses quartiers. Pascale Quiviger fait donc paraître cet automne son dernier roman, *Pages à brûler*, chez Boréal, peut-être son meilleur livre à ce jour.

Pages à brûler est l'histoire d'une disparue, comme on en trouve souvent dans les romans de Pascale Quiviger, qui signait il y a deux ans *La Maison des temps rompus*, toujours chez Boréal. En entrevue, elle raconte que c'est peut-être parce qu'elle est souvent absente pour des gens qu'elle connaît, partagée qu'elle est entre trois pays, le Canada, l'Angleterre et l'Italie, qu'elle a habitée dix ans, qu'elle aborde souvent ce thème de la disparition. Dans les arts visuels, qu'elle pratique aussi, il lui arrive également d'aborder les sujets par leurs seuls contours. En littérature, elle aime bien l'art de l'évocation.

Je pense qu'il y a plusieurs facteurs. J'ai une fascination générale pour les choses qui ont une influence sur nous sans qu'on les voie, des choses qui ne sont pas présentes, même les conflits souterrains ou les conflits familiaux qui ne sont pas dits, mais qui ont une influence sur ceux qui les subissent. Un autre facteur, c'est mon propre flottement géographique, le fait que, quand je suis présente dans un pays, je suis toujours absente d'un autre. Je me définis pour mes amis et pour ma famille comme une personne absente, sauf pour ma famille très proche. Quand j'avais juste deux pays, c'était plus facile. Maintenant, avec l'Angleterre, c'est comme si j'appartenais de façon subtile à deux autres pays dont je ne vois jamais les personnes qui me sont chères», dit-elle.

Dans *Pages à brûler*, donc, on part sur les traces d'une disparue, Clara Chablis, dont on croit avoir trouvé le corps sans vie dans une décharge. C'est l'inspecteur Bernard Lincoln qui mène l'enquête.

Roman policier

Dans ce roman, Pascale Quiviger aborde en effet le genre du roman policier. Elle dit même avoir personnellement rencontré un policier anglais pour faire un portrait réaliste du genre. «*Je trouve cela assez fascinant, le travail des policiers, on sous-estime les différents niveaux d'humanité qu'ils doivent aborder par leur travail*», dit-elle. L'inspecteur Lincoln est vraiment l'œil réaliste, l'ancrage terre-à-terre de ce roman, qui flirte par ailleurs avec la poésie. Il rencontrera successivement l'amant de Clara Chablis, un certain Daniel, au profil un peu insaisissable, la mère de Clara, une ancienne prostituée alcoolique, et son amie, en proie à d'importants problèmes nerveux.

Quant à Clara Chablis, l'héroïne du livre en quelque sorte, elle a disparu, ou plutôt elle est partie. Peut-être aussi a-t-elle été assassinée, c'est du moins ce qu'est tenu d'éclaircir l'inspecteur Lincoln. «*Partir, dans son cas, c'est un acte de courage*, dit Pascale Quiviger. *Des fois, on part parce qu'on fuit, on peut partir par lâcheté mais aussi par courage.*»

Courage, dit-elle, parce que Clara Chablis renonce à son double, ou à son âme sœur, qu'on recherche pour compléter l'aspect inachevé de sa propre identité, croit Pascale Quiviger. Ce départ, il existait déjà dans la généalogie de Pascale Quiviger, dont le père, Breton, a quitté sa Bretagne natale.

VOIR PAGE F 2: QUIVIGER

LIVRES

Demande d'augmentation du budget

Les bibliothèques de Montréal veulent prendre le virage numérique

CATHERINE LALONDE

Les bibliothèques publiques de Montréal souhaitent voir leur budget augmenter de 136 millions. La Commission permanente du conseil municipal sur le développement culturel et la qualité du milieu de vie a adopté cette semaine ses recommandations sur *La Bibliothèque du XXI^e siècle*.

Les bibliothèques de Montréal ont, depuis 2007 et jusqu'en 2017, en mode rattrapage et mise à niveau pour rejoindre la moyenne à ce chapitre des grandes villes canadiennes. Le document de consultation de la Commission rappelait en mai dernier que moins de tiers des Montréalais sont abonnés à une bibliothèque. Les villes canadiennes d'égal envergure dépassent souvent 50 % d'abonnés. Ce rattrapage n'empêche pas le tournant numérique espéré par la Commission, qui recommande à l'exécutif de la ville d'augmenter le budget des bibliothèques entre 2011 et 2013.

Louise Guillemette-Labory, directrice associée-Bibliothèques à la Ville de Montréal, se réjouit de ces recommandations. D'autant que la Commission suggère 8,7 millions en immobilisation pour le passage aux technologies libre-service des bibliothèques montréalaises. Une augmentation de 4,9 millions en trois ans au budget de fonctionnement est aussi recommandée pour développer les services en ligne et la collection numérique.

«À l'heure actuelle, explique Louise Guillemette-Labory, le catalogue est une grande liste de près de quatre millions de documents. Ce budget permettrait

de taguer nos collections. Ainsi, le parent qui cherche de la lecture pour son enfant va trouver exactement ce qu'il veut. Et s'ajouterait au catalogue un partage des commentaires des usagers.»

Peut-on viser le virage numérique alors que les bibliothèques de Montréal sont en rattrapage? «C'est comme pour le téléphone en Afrique: ils sont passés de rien aux téléphones cellulaires, sans la transition par les lignes et les poteaux, illustre Guillemette-Labory. On a une vision partagée entre le réseau et les élus sur le nouveau rôle de la bibliothèque. Ce qu'il nous faut, c'est l'infrastructure de base, le système informatique et à partir de là, un peu d'imagination.»

«À l'échelle de la planète, indique Guillemette-Labory, on constate une stagnation du nombre de prêts et une augmentation du nombre de visiteurs. Sauf à Montréal, qui a vu ses prêts monter de 8,8 % l'an dernier. La bibliothèque devient un lieu animé, et ça fait partie de notre vision.»

En 2008, selon le Canadian Urban Libraries Council, Montréal avait investi dans ses bibliothèques 44,40 \$ par habitant. La métropole culturelle est loin derrière Vancouver (72,30 \$) et Toronto (67,90 \$). Le rapport et les recommandations de la Commission permanente du conseil municipal sur le développement culturel et la qualité du milieu de vie de Montréal, composée d'élus municipaux, seront déposés devant le conseil municipal de Montréal le 20 septembre prochain.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le Devoir

Peut-on viser le virage numérique alors que les bibliothèques de Montréal sont en rattrapage?

ROMAN QUÉBÉCOIS

L'homme qui se posait trop de questions

CHRISTIAN DESMEULES

«Tu as vu les tours tomber à New York comme moi. Tu sais qu'on est des graines de rien qui servent à pas grand-chose, alors pourquoi courir après un paragraphe dans les encyclopédies?» De son propre aveu, Vic, vingt-cinq ans, se pose beaucoup trop de questions.

Aux prises avec une confuse crise existentielle, amoureuse et professionnelle, il ne sait pas non plus à quoi peut bien servir sa vie de «coquerelle humaine». Suivant les conseils du fantôme de son grand-père, il vient de laisser Copine, avec laquelle il vivait en couple depuis sept ans — «sept ans et huit jours», pour être plus juste —, avant de partager un appartement du Mile-End avec un clown professionnel.

C'est l'essentiel du décor de *L'Appartement du clown*, de Vic Verdier (le pseudonyme que s'est choisi Simon-Pierre Pouliot, né en 1976), un premier roman hanté par les questionnements de la trentaine et la tragédie du 11-Septembre.

Le début est lent, les digressions sont nombreuses, pas toujours heureuses. L'évolution du protagoniste, elle, entre le rien du tout et le pas grand-chose, pendant ces quatre mois de l'automne 2001 où se déroule le roman, demeure subtilement perceptible. Le reste est constitué de son quotidien (d'un intérêt moyen), de ses amitiés (forcément formidables), de quelques rencontres érotiques, du piano qu'il joue, d'un soupçon de drogues diverses et de circonstances anecdotiques. Malgré ses nombreuses scories et sa direction incertaine, le roman profite d'un ton désinvolte qui lui permet de se démarquer. On imagine que Vic Verdier n'en restera pas là.

Collaborateur du Devoir

L'APPARTEMENT DU CLOWN

Vic Verdier
XYZ éditeur
Montréal, 2010, 330 pages

QUIVIGER

SUITE DE LA PAGE F 1

«Je crois qu'on porte des rêves ou des aspirations du passé ou des personnes qui ont vécu avant nous dans notre famille. On le constate lorsqu'on fait un arbre généalogique et qu'on regarde ce que les gens voulaient faire, ce qu'ils ont fait et ce qui leur est arrivé», dit-elle.

Un cahier vide

Dans son roman, cet héritage est symbolisé par un cahier, toujours vide, que les femmes se passent de génération en génération. Ce cahier vide, pour Pascale Quiviger, est aussi symbole de liberté, dans un monde où tout est possible à chaque instant. Et Clara Chablis vit aussi dans un très grand dénuement. Durant une période, elle habite dans un squat, où elle rencontrera par ailleurs un schizophrène pyromane.

Pour Pascale Quiviger, le dénuement est d'ailleurs une condition de liberté. «Cela me semble une condition nécessaire à la liberté», dit-elle. Quand on possède beaucoup, on se fait prendre à en vouloir plus ou à vouloir protéger ce qu'on a. Elle, elle a son économie du vivant, dans laquelle entrent seulement les choses dont elle a besoin, un peu d'eau, un peu de nourriture. C'était plaisant, pour moi, l'idée de créer un personnage qui échappait complètement au monde des possessions. Pour moi, c'est un peu l'équivalent urbain de l'ermite tibétain. En fait, c'est une réelle inspiration pour moi, les ermites qui vont méditer dans des lieux où on ne sait même pas de quoi ils vont vivre pendant douze ans.»

Pages à brûler frôle aussi constamment les limites de la santé mentale. Et Pascale Quiviger explique encore que,

pour elle, la folie peut être tant un mode de perception accrue qu'un mode de déformation de la perception.

«Pour moi, les catégories «santé mentale» et «folie», c'est un peu comme le vrai et le faux. On avance sur une crête beaucoup plus étroite qu'on ne le pense», dit-elle.

C'est donc dans cet univers tout en interrogations et demi-teintes que l'inspecteur Lincoln mène son enquête, que Pascale Quiviger relate à travers une correspondance avec la femme de Lincoln. Une enquête où les pistes se croisent et s'entortillent, jusque dans les dimensions les plus inattendues des choses...

Le Devoir

PAGES À BRÛLER

Pascale Quiviger
Boréal
Montréal, 2010, 262 pages

TÉMOIGNAGE

L'oubli impossible de la Shoah

SUZANNE GIGUÈRE

L'univers concentrationnaire nazi ne cessera jamais d'habiter l'esprit de ceux qui l'ont vécu. Les survivants ressentent l'impératif de dire ce qui s'est passé, de témoigner, de garder vivante la mémoire des disparus. Demeurées longtemps muettes, les voix d'Eva et Rudolph Roden, Montréalais d'adoption, se font entendre pour la première fois lorsque *Lives on borrowed time* (Carlton Press) paraît en 1984. Plus de vingt-cinq ans après avoir été écrit, ce récit est enfin publié en français.

Écrit à quatre mains, *Eva et Ruda* raconte la montée du nazisme et les années de captivité du couple qui a survécu à l'entreprise de déshumanisation nazie. Ce récit à la particularité d'offrir au lecteur une double lecture de l'Holocauste: les deux auteurs ont traversé les mêmes épreuves et les faits historiques qui appuient leur récit sont les mêmes, mais chacun, de force et de tempérament différent, expose son propre regard, son analyse personnelle et ses propres moyens de défense face à l'incompréhension et l'horreur. Mais au-delà de la folie humaine et de l'enfer des camps, c'est avant tout une grande histoire d'amour qui a permis au couple de survivre, qui nous est ici narrée. Véritable leçon d'humanité et de combativité, ce récit à deux voix remonte le cours des souvenirs que la mémoire ne peut oublier.

Eva et Rudolph Roden, aujourd'hui octogénaires, sont nés à Prague. En 1939, Hitler et ses troupes envahissent la Tchécoslovaquie. Les mesures anti-Juifs sont instituées immédiatement. Eva et Ruda achèvent leurs études secondaires. C'est à cette époque qu'ils se rencontrent et tombent amoureux. Leur adolescence insouciant se termine abruptement. Eva parle de la peur comme de son souvenir le plus vif. 1940. Les habitants du

ghetto de Prague reçoivent pendant la nuit un bout de papier si-milaire à un télégramme, avec nom, date de naissance, numéro, désignation du convoi et date de rassemblement. La déportation commence. Camp de concentration de Theresienstadt (aujourd'hui Terezin). Eva y travaille comme conseillère dans un foyer d'enfants et Ruda, comme infirmier. Dans une scène presque irréaliste, on aperçoit Eva, avec trois chrysanthèmes blancs à la main; elle vient d'épouser Ruda. Nouvelle déportation, cette fois dans des wagons à bétail vers le plus grand camp de concentration et d'extermination: Auschwitz. «C'était ainsi que j'avais imaginé la descente aux enfers, avant même de lire Dante», écrit Ruda.

Comprendre

Comment écrire sur la réalité d'Auschwitz sans choquer? En tentant de faire comprendre, par le trouble que suscite le récit, cette monstruosité humaine. Les auteurs nous livrent dans une série d'évocations la vie au quotidien dans les camps, où se battre pour survivre devient un acte de résistance. Séances de tatouage sur l'avant-bras gauche, faim, odeur obsédante des chairs brûlées, insécurité, cruauté envahissante, souffrance et désespoir absolu des détenus, présence de l'infâme docteur Mengele, orchestre composé de virtuoses venus de partout en Europe qui joue à l'entrée des bâtiments des camps...

Certaines scènes nous arrêtent, nous émeuvent. Par exemple, celle où Ruda observe les détenus se rendre aux chambres à gaz. Certains récitent ce credo, pierre angulaire de la foi juive: «*Shemah Israel, Adonai Eloheinu, Adonai Ehad / Israël éternel, l'Éternel est notre Dieu, l'Éternel est Un.*» Des années plus tard, l'émotion le saisira dans une synagogue quand le chœur entonnera le *Shemah*. Il songera à tous ceux qui n'ont pas survécu.

Déportés pour la troisième fois — Ruda à Sachsenhausen, Eva à Bergen-Belsen —, le couple se retrouve après la guerre. «*Nous avions tous deux survécu, nous nous étions retrouvés, et c'était suffisant. Le simple fait d'être en vie nous transportait*», écrit Eva. «*J'étais finalement à nouveau un être humain.*» Ces derniers mots, sous la plume de Ruda, concluent le livre.

Les questions posées par la littérature de la Shoah peuvent se résumer en deux phrases. La première d'Adorno: «*Quelle est la légitimité de l'art confrontée à la souffrance extrême?*» La seconde d'Aaron Appelfeld: «*Seul l'art a le pouvoir de sortir la souffrance de l'abîme.*» (Témoignages de la Shoah, *Le Monde*, 11 mai 2007). Le rôle de la littérature est ici posé comme essentiel. L'écriture délie, arrache une à une les images des expériences extrêmes des camps de concentration, de l'humiliation, de la peur, de la perte de sa famille et de ses amis, de la désillusion par rapport aux idéaux humanitaires d'égalité, de l'empreinte complexe du sentiment de culpabilité.

Porté par une écriture sobre, détachée, digne, *Eva et Ruda* nous livre un témoignage d'une véricité bouleversante sur l'expérience tragique et la force nécessaire pour les survivants du génocide juif de vivre avec leur passé et de témoigner après avoir perdu leur statut d'être humain. Il arrive que des œuvres dérangent pour mieux interroger. *Eva et Ruda* est de celles-là.

Collaboratrice du Devoir

EVA ET RUDA

RÉCIT À DEUX VOIX DE SURVIVANTS DE L'HOLOCAUSTE
Révisé en anglais par Lazer Lederhendler
Traduit de l'anglais par Joanne Gosselin
Les éditions du Passage
Montréal, 2010, 280 pages

50 ans! INSTITUT DE PASTORALE DES DOMINICAINS

À l'occasion de son 50^e anniversaire, l'Institut de pastorale des Dominicains en partenariat avec la librairie Paulines vous propose 2 conférences incontournables!

Écoutons la vérité de l'autre
Vendredi 10 septembre 19h30
Avec
Jean-Claude Guillebaud
journaliste, essayiste, écrivain
Église St-Albert-le-Grand
2715, ch. Côte-Ste-Catherine
Montréal (Québec)
514-739-3223

Coran et modernité
Jeudi 16 septembre 19h30
Avec
Rachid Benzine
islamologue, chercheur, auteur
Librairie Paulines
Contribution : 5\$
Réservation : 514-849-3585

Beaucoup plus qu'une librairie!
Salle de conférences et café-resto
2661 Masson, Montréal, Qc

Impartial et sans concession

Plusieurs auteurs ont tenté d'écrire de la fiction sur le thème de la différence culturelle entre le Québec et la France, mais très peu ont réussi l'exercice sans tomber dans les lieux communs. Ce n'est pas le cas de Stéphane Libertad qui, avec *La Trajectoire*, nous livre un roman percutant sur le sujet.

ESSAYEZ LE FEUILLETAGE EN LIGNE CODE: 3129

www.hamac.qc.ca

ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES

LITTÉRATURE

L'échec du pari de Yann Martel

Si vous vous attendez à lire une sorte d'*Histoire de Pi* tome deux, détrompez-vous. Le nouveau roman de Yann Martel n'a rien à voir avec son précédent, récompensé par le Man Booker Prize en 2002, traduit en 38 langues et vendu à 7 millions d'exemplaires.

Rien à voir, sinon que *Béatrice et Virgile* prend des allures de fable animalière. Les animaux de cirque, en particulier le tigre du Bengale affamé qui menaçait dans *Histoire de Pi* de s'en prendre au jeune héros luttant pour sa survie au milieu de l'océan, ont été remplacés par un âne et un singe. Qui symbolisent les millions de Juifs exterminés dans les camps nazis.



DANIELLE LAURIN

Mais ce n'est pas si simple. Rien n'est simple dans *Béatrice et Virgile*, qui au final ressemble davantage à un livre sur la difficulté de représenter, par la fiction, l'Holocauste, qu'à un livre sur l'Holocauste comme tel.

La première partie du roman flirte avec l'autofiction. Au centre de l'histoire: un écrivain canadien dont les parents, francophones, travaillaient dans le monde diplomatique. Il a grandi à l'étranger, il écrit en anglais, comme Yann Martel. Et, porté comme lui par le succès retentissant de son livre précédent, il s'est lancé dans l'écriture d'un ouvrage sur l'Holocauste.

Il lui a fallu cinq années de labeur, c'est fait, c'est terminé, il est tout excité. Il a écrit deux livres, en fait. Un essai et un roman. Qu'il juge inséparables. Et qu'il aimerait bien voir publier ensemble, dans un ouvrage tête-bêche.

Yann Martel, derrière son narrateur impersonnel, note, en parlant de son alter ego, nommé Henry: «Il avait opté pour ce double cheminement parce qu'il pensait avoir besoin de tous les moyens disponibles pour s'attaquer au sujet qu'il avait choisi. Mais la fiction et la non-fiction sont très rarement publiées dans un même livre. C'était le hic.»

Yann Martel explique aussi qu'Henry tenait à illustrer par la fiction l'Holocauste, tout en sachant que cela représentait un défi rarement relevé: outre quelques exceptions, dont le fameux roman graphique *Maus* de l'artiste américain Art Spiegelman, l'extermination des Juifs fait la plupart du temps l'objet de récits autobiographiques, d'ouvrages documentaires, de livres appartenant à l'école du réalisme historique.

Suit dans le roman une série de considérations — davantage de l'ordre de l'essai que du roman, d'ailleurs — sur la place laissée dans nos sociétés au commentaire de l'imaginaire sur l'Holocauste. On lit: «Et Henry en était venu à s'interroger: pourquoi cette méfiance de l'imaginaire, pourquoi cette résistance à la métaphore artistique? Une œuvre d'art est efficace parce qu'elle est vraie, pas parce qu'elle est réelle. Est-ce qu'il n'y avait pas un danger à représenter l'Holocauste d'une manière aussi redevable aux faits réels?»

Voici Henry à Londres, autour d'un bon repas dans un resto chic, en présence de ses éditeurs, d'un historien et d'un libraire. Ils vont démolir peu à peu son ouvrage (qui a encore envie d'entendre parler de la Shoah?). Ils vont démolir tout simplement son projet de livre tête-bêche (où classer un tel ouvrage dans les librairies? où placer le code-barres? etc.). Ils vont démolir carrément son roman en disant qu'il «manque de dynamisme» et son essai en disant qu'il «manque d'unité». En fait, le repas s'avérera un «péloton d'exécution.»

Henry sort de cette rencontre en petits morceaux. Après avoir tenté de défendre par tous les moyens ses écrits, il est assailli par le doute. Il en vient à se dire qu'il



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le dernier livre de Yann Martel, *Béatrice et Virgile*, a été relativement mal accueilli, surtout aux États-Unis.

avait tout faux, s'autoflagelle mentalement: «Et puis merde, Henry n'était même pas juif, alors pourquoi ne se mêlait-il pas de ses propres problèmes?»

C'est décidé, il laisse tomber. Et déménage avec sa femme dans une grande ville qui pourrait être New York, Paris ou Berlin. De toute façon, il a les moyens de se la couler douce, pour la suite, on verra.

Prévenir les coups

Nous en sommes à la page 26 de *Béatrice et Virgile*. Tout ce qui précède est une façon pour Yann Martel de préparer le terrain, en quelque sorte: Henry va rencontrer ensuite un apprenti écrivain, taxidermiste de métier et peut-être ancien nazi, qui lui demande son aide pour terminer une pièce de théâtre mettant en scène un âne et un singe, sorte d'allégorie tragique de l'extermination des Juifs.

Mais on peut voir aussi dans ces 26 premières pages, dans cette sorte de mise en situation nourrie de réflexions, un moyen astucieux de répondre à l'avance aux critiques qui pourraient reprocher à Yann Martel: ■ d'avoir écrit un roman prenant parfois des allures d'essai; ■ d'avoir pris le risque d'illustrer par la fiction un sujet tabou; ■ de nous laisser avec un sujet dont on a déjà tellement entendu parler; ■ d'avoir osé écrire là-dessus, lui qui n'a pas vécu l'horreur des camps, qui n'est même pas Juif.

Sauf que l'auteur n'a pas réussi son pari. Il n'a pas su prévenir les coups. Son livre a été relativement mal accueilli. Notamment aux États-Unis, où il est paru le printemps dernier. Le *New York Times*, entre autres, lui est rentré dedans. En le qualifiant de «décevant et souvent pervers». Le *Washington Post* en a parlé comme d'un roman ennuyant et prétentieux.

Et puis: «Yann Martel a-t-il fauté?» titre le quotidien *Le Soir*, en Belgique, où le livre vient d'arriver. En France aussi, les avis sont partagés.

Mais qu'est-ce qui cloche? Il y a pourtant des moments pas-

sionnants dans ce roman. Il y a des images fortes. Et un désir sincère d'approcher autrement une des pires tragédies de l'humanité. Il y a des réflexions qui portent, aussi.

Sauf qu'au bout du compte,

on a l'impression que le romancier n'est pas parvenu à attacher tous ses fils. *Béatrice et Virgile* ressemble à un patchwork. Plusieurs éléments disparates, mis ensemble.

Ici, des extraits d'un conte de Flaubert (*Saint Julien l'Hospitalier*), là, un texte sur la taxidermie, le tout entremêlé de dialogues, de narrations, de références littéraires. Et d'extraits de la pièce supposément écrite par le taxidermiste fictif, une œuvre ouvertement calquée sur *En attendant Godot* de Beckett, et qui demeurera inachevée.

Au bout du compte, ce que Yann Martel nous raconte, c'est comment le taxidermiste n'a pas réussi son pari, comment son héros lui-même, son alter ego, Henry, a échoué. Et peut-être comment l'auteur de *Béatrice et Virgile* a lui-même échoué.

Yann Martel n'a pas su rendre représentable ce qu'il cherchait à représenter, justement. Il a échoué dans sa tentative de présenter un ouvrage achevé qui donne un sens à l'Holocauste, apporte une lumière à la barbarie.

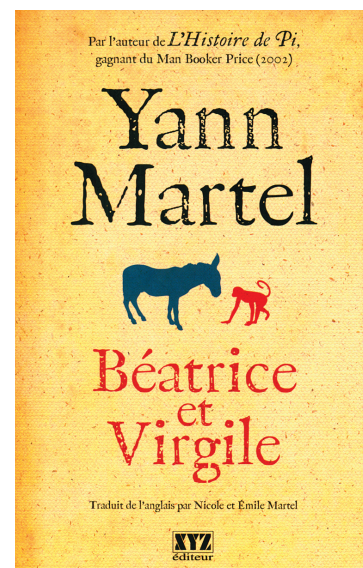
Mais l'écrivain de 47 ans a réussi, sans l'ombre d'un doute, ceci: écrire un roman sur la difficulté de représenter,

par la fiction, l'Holocauste. Probablement plus difficile, comme roman, à adapter au cinéma que *Histoire de Pi*, que le réalisateur taiwanais Ang Lee s'apprete à mettre en images...

Collaboratrice du Devoir

BÉATRICE ET VIRGILE

Yann Martel
Traduit de l'anglais par Nicole et Emile Martel
XYZ éditeur
Montréal, 2010, 218 pages



Ying
CHEN
ESPÈCES

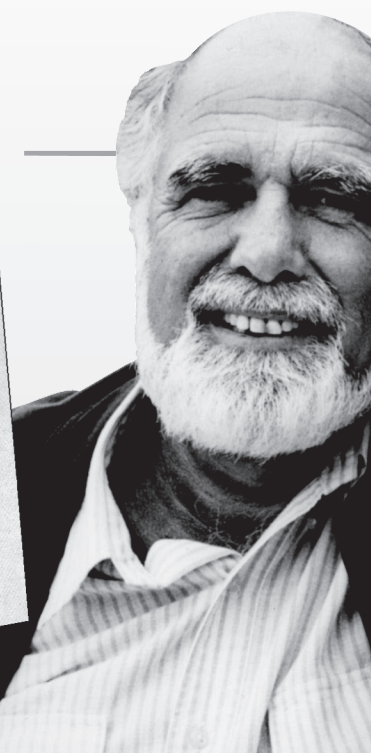
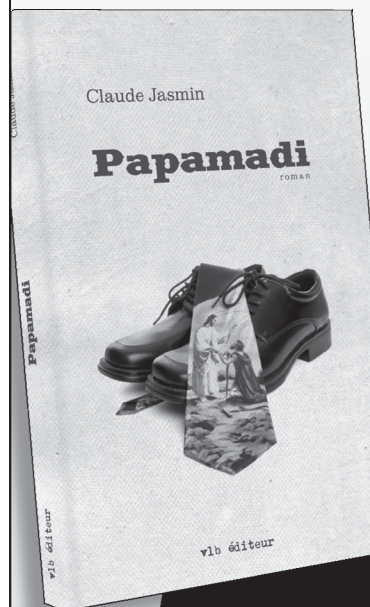
Quel plaisir
de vivre comme
au commencement
de la vie et aussi
comme à la fin
du monde.

Roman • 216 pages • 22,50 \$

Boréal

Retrouvez-nous sur
twitter et facebook

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

Le nouveau roman
de Claude Jasmin

« Papa, il ressemble à quoi Satan ? »
Les récits mystiques d'un père
à son fils assoiffé de merveilleux.

f t
www.edvib.com

vib éditeur
Une compagnie de Québecor média

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

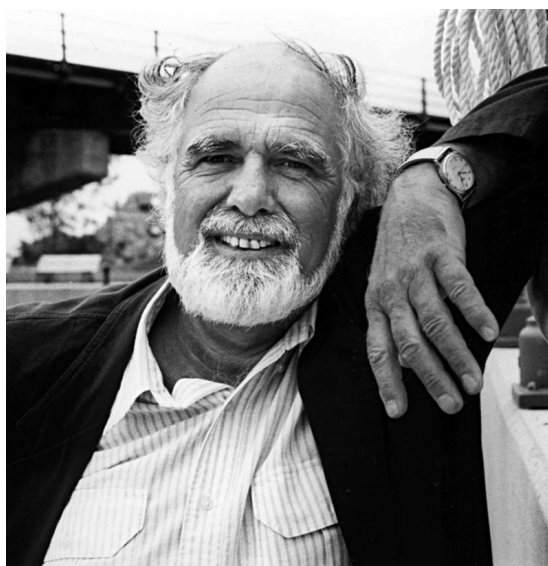
Jasmin et son père

Claude Jasmin est un écrivain intarissable. À 80 ans, il publie cette saison son 60^e ouvrage, aussi énergique que les précédents, mais habité par une émotion filiale d'une magnitude intense.

LOUIS CORNELIER

SON père, grand buveur de café et fumeur de pipe, avait, lui aussi, le verbe intarissable. «Conteur prodigieux et éternel», «conteur bizarre, révélateur zélé du monde des voyantes ou des apparitions mariales», il fut, pour l'écrivain, un véritable «héros aux histoires incroyables». Avec *Papamadi*, un récit d'autofiction saisissant et rondement mené, Jasmin lui rend un lumineux hommage littéraire.

Nourri par des ouvrages de religion populaire achetés par sa mère à la librairie catholique du journal *Le Devoir*, le père Jasmin est fasciné par «ces stigmatisés qui saignent de partout chaque vendredi». Avec verve et insistance, il raconte à son fils de dix ans les visions et tremblements de Catherine Emmerich et de Thérèse Neumann. Cette dernière, rapporte-t-il, lévite, ne mange pas, parle en araméen et se bat contre le diable. Et il y a Marthe Robin, paralysée et qui «ne chait pas», et Bernadette Soubirous, qui rencontre la Vierge, et des illuminées locales, comme Mme Brault, de Pointe-Claire, furieusement attaquée par le démon, et Emma Curotte, la «sainte de Chertsey», qui va même manger un hot-dog «avec



Claude Jasmin, 60 titres plus loin

SOURCE VLB ÉDITEUR

beaucoup de moutarde», dans la gargote du cher papa en extase.

Le petit Claude, ébahi, raconte tout ça à ses amis, à la fois irrités et fascinés. Ces derniers, d'ailleurs, se moquent parfois du jeune rapporteur en lui lançant des «*Papamadi! Papamadi!*» quand ils en ont assez. «*La nuit, dans mon lit, avoue Jasmin, je craignais la visite d'un démon. Je tendais l'oreille quand je me réveillais en pleine nuit. J'avais peur de devenir un voyant, un tour-*

menté. [...] *Moi, intrépide cowboy, sauteur des toits de garage, grimpeur de poteaux de corde à linge, je n'aurais pas voulu attraper ça, des stigmates, pas pour tout l'or du Far West.*»

Provoquer le père

Plus tard, à vingt ans, à cinquante ans — était-ce «pour compenser cette enfance semée de contes effrayants»? —, l'écrivain provoquera son père, voudra «lui ouvrir les yeux», en lui exposant que tout cela n'est que folie et imposture. Le père se braquera. Le fils aura honte. «*Aujourd'hui encore*, confesse-t-il, je regrette mes facéties. *C'était facile de me moquer de sa foi de charbonnier. De son monde magique, monde qui compensait sa petite vie plate à lui, l'interné dans sa cave.*»

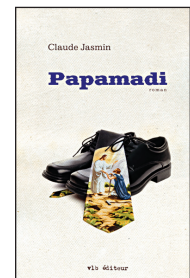
En janvier 2010, au moment de la catastrophe haïtienne, Jasmin repense à son père, qu'il accompagnait à la messe de minuit à Noël et qu'il aimait. «*Il n'y a pas*, se lamente-t-il, *de bras divin, cher papa mort! En ce temps-là, on vibrait dans la nef, bon troupeau docile. En Haïti, pas l'ombre d'une belle dame en robe bleue, rien ni personne en janvier 2010, cher papa mort.*»

À ce beau et émouvant récit biographique dont la chronologie est habilement bousculée, Jasmin a greffé une trame fictive qui ponctue ses souvenirs. Engagé, dans les années 1970, comme aide-cuisinier au restaurant de l'oratoire Saint-Joseph, le père doit subir le ressentiment d'un collègue, un religieux congédié par le collège Notre-Dame pour une affaire d'agressions sexuelles. Ce Maximilien en veut au monde entier, notamment au frère André et au jeune David Liveman, l'élève

qui l'a dénoncé et qui est le fils du consul d'Israël et ancien capitaine de l'armée israélienne.

L'adolescent ne sait pas que le religieux lui en veut à mort et l'épie et que, au même moment, un réfugié palestinien et ses complices projettent de l'enlever pour exiger une rançon. Ces derniers ont choisi de frapper au Québec puisqu'il n'y a «rien de plus facile que d'opérer en ce pays de candides, de naïfs qu'on peut facilement abuser» parce qu'ils cultivent une peur «de passer pour raciste [...] qui se transforme en autocensure paralysante». Le démon, finalement, ne sera pas où l'attendaient le père et le fils Jasmin.

Roman chargé d'émotions subtiles et fortes et qui sait rester populaire tout en jouant d'une composition raffinée, *Papamadi* est un joyau dans l'œuvre de Claude Jasmin, dont il serait plus que temps de reconnaître la pleine valeur. Écrivain naturel, ennemi de la pose, auteur de livres vivants au sens le plus profond du terme, Jasmin est un des plus grands romanciers québécois contemporains.



Collaborateur du Devoir

PAPAMADI

Claude Jasmin
VLB éditeur
Montréal, 2010, 144 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

L'exception Nabokov

Réédition en un seul gros volume des cours de littérature de l'auteur de *Lolita*

CHRISTIAN DESMEULES

AU cours de sa longue existence d'enchanter, Vladimir Nabokov n'a pas fait que chasser les papillons et écrire les romans qui ont fait sa réputation. L'auteur de *Lolita*, on ne le sait pas toujours, a œuvré près d'une vingtaine d'années, après son exil européen, comme professeur de littérature à l'université, d'abord au Wellesley College (1941-1951), puis à Cornell (1948-1958), établissement membre de la prestigieuse *Ivy League* américaine, dans l'État de New York.

À la fois drôle et brillant, habile et pénétrant satiriste, le professeur Nabokov, on l'imagine bien, a laissé quelques traces. Péremptoire, vigoureux, son impitoyable tri critique tient de la légende autant que du *frank show*. Et si les valeurs sûres du corpus littéraire occidental savaient retenir son attention, son panthéon personnel se résume à quatre noms qui ne se discutent pas: Tolstoï, Gogol, Proust, Flaubert. Tous vus à travers les drôles de lunettes qui teignent sa conception bien personnelle de la littérature (qui privilégie par-dessous tout l'image poétique plutôt que l'interprétation psychologique ou sociologique), constituant ses cours comme «une sorte d'enquête policière menée à travers le mystère des structures littéraires».

Littératures (d'abord paru au début des années 1980, après la mort de l'auteur, sous les titres de *Littératures I, II et III*), rassemble les conférences données par Nabokov entre 1941 et 1958. Il y est question de Dickens, Flaubert, Stevenson, Proust, Kafka et Joyce. Mais aussi des incontournables «grands» Russes: Gogol, Tourgueniev, Dostoïevski, Tolstoï, Tchekhov, Gorki. Enfin, tout un volume est consacré à *Don Quichotte*. Belle occasion de relecture... Nabokov, justement, écrit: «*On ne peut pas lire un livre, on ne peut que le relire. Un bon lecteur,*



Vladimir Nabokov (1899-1977)

AGENCE FRANCE-PRESSE

un lecteur actif et créateur est un re-lecteur.» N'est-ce pas?

Cécile Guilbert le souligne dans sa brillante préface: «*L'exception contre la règle constitue l'axiome qui illumine de bout en bout l'existence, l'œuvre, le destin radieux de Nabokov. C'est la clef de sa sensibilité, de sa pensée, de son style. Le fil d'or de son art et son unique credo.*»

Collaborateur du Devoir

LITTÉRATURES

Vladimir Nabokov
Traduit de l'anglais par Hélène Pasquier
et Marie-Odile Fortier-Masek
Préface de Cécile Guilbert
Robert Laffont, coll. «Bouquins»
Paris, 2010, 1248 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Virginie Despentes signe un polar féminin

GUYLAINE MASSOUTRE

Virginie Despentes est une chroniqueuse exacerbée de notre temps. Son style sulfureux mais tendre, plus trash que fleuri, se démarque pourtant de ce qui se présente à l'envers du clavier de l'écrivain: les ambiances criardes et exhibitionnistes de la télé-réalité.

Voici que sa tranche d'âge, arrivée à la mi-quarantaine sans avoir vu les années filer, se réveille de son adolescence prolongée. Sentiments désabusés, langue française défaite, car en perte de vitesse et de reconnaissance, elle constate que sa contreculture est suicidaire, narcissique, anorexique et déglinguée. Mais a-t-elle connu guère plus que les vaches maigres de l'économie, dirigée vers l'«ultraviolence» des pouvoirs armés?

Si le ton est inédit en littérature, l'attitude et les maux qui l'accompagnent ne datent pas d'hier. Qu'on se rappelle les Fitzgerald, venus entre deux guerres à Paris écumer leur rage de vivre, d'un raté à l'autre exil, loin de leur nation hyper conventionnelle, cette «*génération perdue*» bien nommée par Gertrude Stein, puis ces junkies peuplant certaine Factory new-yorkaise et, de manière générale, ce mauvais goût punk, cybernétique, gothique, industriel de la posthumanité des années de crise.

Ces rêveurs et rebelles, artistes et féministes, gays et lesbiennes n'étaient pas des symtômes. Aigus, ils vivaient la transformation radicale des valeurs sociales, morales et économiques traditionnelles. Alors qu'ils cherchaient l'utopie, souvent ils ne touchèrent, après l'éclat, que le *glamour*, la dis-

harmonie et la souffrance issus des rêves bafoués.

Suicide ou rage?

Avec ses sept livres à succès, Despentes douce appartient à cette génération qui a commencé de produire dans les années 1990, trouvant le ton et le rythme justes. Vulgaire par humour, provocante mais surtout désabusée, poseuse mais tendre à travers ses person-nages, elle a entraîné ceux-ci dans l'existence artificielle: rêves de pacotille, rencontres sans lendemain et ambiances issues du cinéma, du polar et de la BD.

Cet univers était-il uniquement frivole, décadent et tourné vers soi? Pour être vrai, il lui fallait rompre avec les ambitions de la culture d'élite, avide de grandeur et d'immortalité. Ce n'était que remise des pendules à l'heure.

Braquez donc vos regards sur cette télé dénuée d'esprit, qui méduse et qui abuse de vos désirs, dilapidant vos deniers. Vous comprendrez alors l'auteure de *Baise-moi* (1993), adapté au cinéma, *Teen Spirit* (2002), *Bye Bye Blondie* (2004) et son récit, *King Kong Théorie* (2006), paru chez Grasset. Elle rapplique avec *Apocalypse bébé* pour en donner une suite brillante.

Cette chute libre, l'essayiste Nicolas Lévesque l'a finement analysée au Québec même dans (...) *Teen Spirit. Essai sur notre époque* (Nota bene, 2009). Qu'on pense à *Loft Story, Perdu de vue, Star Academy, Secret Story* ou tout autre scénario des pulsions à sensation, le *reality show* pulvérise l'audimat en vantant un présent suspendu, étourdissant d'optimisme forcé et superficiellement chromé. Régression des valeurs morales, ou transformation? Ce

chemin vers le suicide est tout juste évité par la rage, premier état de la reconstruction.

Polar à Barcelone

Dans *Apocalypse bébé*, qu'elle situe à Barcelone, capitale méditerranéenne du dynamisme et de la jeunesse européenne, «*la ville la plus californienne d'Europe*», Despentes type bien ses caractères: François, un écrivain qui a l'impression d'avoir vécu treize vies et n'a plus la moindre énergie pour affronter la fugue de sa fille, Valentine, quatorze ans; il s'en fout, en tout cas, c'est ce qu'il prétend.

Il y a la Hyène, lesbienne au langage fleuri, endurcie, qui enquête parmi les copines de l'adolescente. Il y a Lucie, boudeuse et négative, qui ressemble à une héroïne de Houellebecq, mais qui ratisse les coins oubliés, invisibles et bizarres sans se faire prier.

Et puis, il y a la musique de l'âme, la culture qui n'entre pas à l'école, l'univers coloré des immigrés, la clownerie générale et Vanessa, qui a plaqué François et Valentine quand celle-ci avait un an. La ronde des histoires trop humaines bat son plein, agaçante et captivante, casse-gueule.

Entre Léo Mallet et Fred Vargas, la basse sourde d'accompagnement fait résonner la mélancolie. À la mare trouble des cœurs, la masse corrompue des situations tristes et des institutions inadéquates ajoute son opacité, ces lourdeurs qui empêchent l'albatros de voler.

Collaboratrice du Devoir

APOCALYPSE BÉBÉ

Virginie Despentes
Grasset
Paris, 2010, 343 pages.



Virginie Despentes collectionne les livres à succès.

JOËL SAGET AFP

vient de paraître

Dossier

Le pouvoir de la désobéissance civile

NUMÉRO 743 • SEPTEMBRE 2010

À lire : les analyses de

Gregory Baum, Normand Beaudet,
Catherine Caron, Louise Dionne,
Philippe Duhamel, Robert Jasmin,
Jean-Marie Muller, André Myre,
Jean-Claude Ravet, Xavier Renou.

Nouveautés :

le carnet de Brigitte Haentjens
et la chronique littéraire
de Louise Warren

Pour consulter le sommaire détaillé :
www.revuerelements.qc.ca



8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an : 35 \$ Deux ans : 65 \$
À l'étranger (un an) : 55 \$
Étudiant : 25 \$ (sur justificatif)
Abonnement de soutien : 100 \$ (un an)
(514) 387-2541 p.226 | relations@cfj.qc.ca
Relations : 25, rue Jarry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES
ET LIBRAIRIES 5,50 \$ + TAXES

Oui, je désire un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____ VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE (_____) _____

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations) ou carte de crédit

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

LIVRES

HISTOIRE RÉGIONALE

Tavibois : un épisode méconnu de l'histoire de la Mauricie

Sous l'impulsion de M^{gr} Albert Tessier, Tavibois devient, au milieu des années 1950, un lieu de rencontre pour intellectuels et artistes québécois

PAUL BENNETT

Que peuvent bien avoir en commun l'abbé Albert Tessier, cinéaste, éducateur et animateur culturel, l'artiste Jordi Bonet, les historiens Denis Vaugois et Jacques Lacoursière et la communauté des Filles de Jésus? Eh bien, ils ont tous, à un moment ou un autre, fréquenté ou habité le domaine Tavibois, au nord d'Hérouxville, en Mauricie, à la fois lieu de villégiature, havre pour peintres et intellectuels et centre de ressourcement pour enseignantes et religieuses.

L'historien René Hardy a eu l'idée de faire revivre l'histoire méconnue de ce domaine, dont l'aménagement original mais surtout la vocation culturelle et éducative ont fait la réputation.

Situé sur l'emplacement d'un ancien haut-fourneau construit en 1870 (les Forges de Saint-Tite) puis d'une scierie abandonnée à la fin du XIX^e siècle, Tavibois tire son nom des trois amis associés à la fondation du domaine en 1951: «T» pour le patronyme d'Albert Tessier (1895-1976), «avi» pour le D^r Avila Denoncourt, chirurgien à l'hôpital Saint-Joseph de Trois-Rivières, mais aussi ébéniste et sculpteur talentueux, et «bois» pour l'abbé Paul Boivin, professeur de sciences au Séminaire de Trois-Rivières.

Férés de pêche et de nature sauvage, les trois amis acquièrent à parts égales une ferme isolée avec sa maison et ses bâtiments à l'abandon, sur les bords de la rivière Petite Makinac du sud, avec l'intention première d'en faire leur «club de pêche» et un lieu de détente et de recueillement. Mais, sous la houlette de l'abbé Tessier — investi du titre honorifique de monseigneur en 1949 — le domaine se transforme vite en un chantier destiné non seulement à loger les propriétaires et leurs amis de passage, mais aussi à accueillir un projet communautaire ambitieux de ferme-école.

Plus âgé que ses deux collègues, M^{gr} Tessier, animateur infatigable de la vie culturelle triluflue, se comporte en seigneur des lieux, ce qui créera régulièrement des tensions avec ses deux complices. D'un caractère entier, Monseigneur a la fâcheuse habitude de tout régenter et de s'approprier la paternité des travaux effectués par les autres, «*trait désagréable de sa personnalité qui lui vaudra bien des ressentiments*», note René Hardy. Tavibois deviendra, au fil des ans, son fief personnel, surtout après que les fondateurs eurent signé une entente de partition du domaine en 1956.

Albert Tessier n'hésite toutefois pas à mettre la main à la pâte en désherbant des jours durant, pendant que ses deux «voisins» s'attellent à des tâches éreintantes, comme restaurer la maison de ferme, construire un barrage, creuser un lac, bâtir des chalets puis une chapelle, etc. Cela avec l'aide de prêtres et d'étudiants du Séminaire de Trois-Rivières qui viennent y passer une partie de leurs vacances d'été. L'architecture de la plupart des édifices sera l'œuvre du D^r Denoncourt, qui parvient à donner à l'ensemble un style rustique pittoresque et élégant.

Après l'abandon du projet de ferme-école en raison d'un sol peu propice à l'agriculture, M^{gr} Tessier, qui est responsable des «écoles ménagères» appelées à disparaître avec la réforme de l'éducation, décide de donner au domaine une vocation éducative, accueillant volontiers les religieuses enseignantes de la communauté des Filles de Jésus, à qui il légua Tavibois au milieu des années 1960.

Vocation culturelle

Entre-temps, en raison du prestige de



YVES TESSIER / SOURCE SEPTENTRION

L'abbé Albert Tessier en août 1973

M^{gr} Tessier en tant qu'éditeur, historien et ardent promoteur du régionalisme, Tavibois devient, au milieu des années 1950, un lieu de rencontre pour intellectuels et artistes québécois, mais aussi pour les confrenciers français de la mouvance catholique qui sont de passage au Québec. Albert Tessier y reçoit ses collègues historiens de la Société des dix, ainsi que les jeunes historiens Denis Vaugois, Jacques Lacoursière et Gilles Boulet, avec qui il fera équipe dans l'aventure du journal *Boréal Express* (1962-1967).

Familier de Félix-Antoine Savard, de Félix Leclerc et des peintres René Richard et Rodolphe Duguay, M^{gr} Tessier aime recevoir à Tavibois artistes et artisans, qui sont parfois invités à contribuer à l'embellissement du domaine. C'est ainsi que, un jour de 1955, il accueille l'artiste catalan Jordi Bonet, âgé de 22 ans et arrivé au Québec l'année précédente. Contre gîte et nourriture, le jeune homme offre à Tessier de décorer la chapelle, pour laquelle il réalisera une douzaine de tableaux, qui laisseront le maître des lieux béat d'admiration.

«*Ce petit artiste tout menu, manchot de surcroît, ressemblait à un magicien*», écrit Tessier dans ses souvenirs. Mais deux tableaux ne sont pas achevés au départ de Bonet pour Montréal, et Tessier, excédé d'attendre, a la mauvaise idée de les faire achever par quelqu'un d'autre, ce qui provoquera la colère du Catalan.

Tavibois perdra son animation culturelle vers 1970 avec le départ de plusieurs habitués, dont certains avaient quitté la prêtrise, au grand déplaisir de M^{gr} Tessier. La mission éducative du domaine, elle, s'amplifiera après l'installation définitive des Filles de Jésus au milieu des années 1960. Aujourd'hui, Tavibois appartient toujours à cette congrégation, mais reçoit surtout estivants et congressistes.

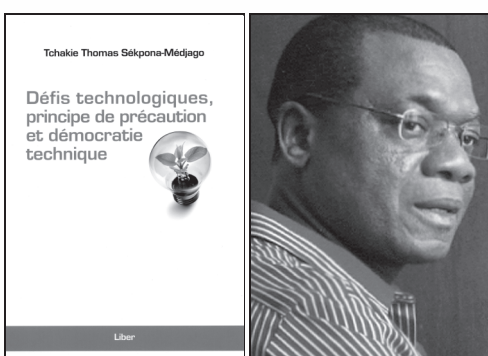
En plus d'explorer un aspect négligé de l'histoire de la Mauricie et de l'action de l'homme d'exception que fut Albert Tessier, l'ouvrage de René Hardy a le mérite de jeter un éclairage inédit sur le Québec de l'après-guerre et des débuts de la Révolution tranquille.

Le Devoir

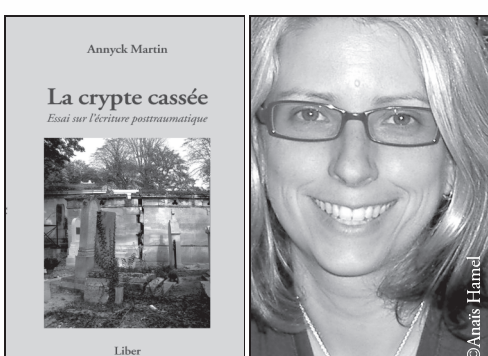
TAVIBOIS - 1951-2009
L'Héritage d'Albert Tessier
aux Filles de JésusRené Hardy
Septentrion
Québec, 2010, 256 pages

éditions Liber

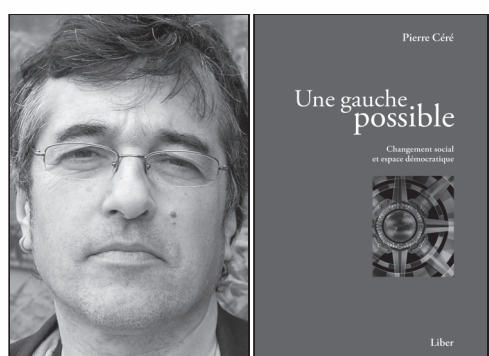
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Tchakie Thomas Sékpona-Médjago
*Défis technologiques,
principe de précaution
et démocratie technique*

210 pages, 25 dollars

Annyck Martin
La crypte cassée

180 pages, 22 dollars

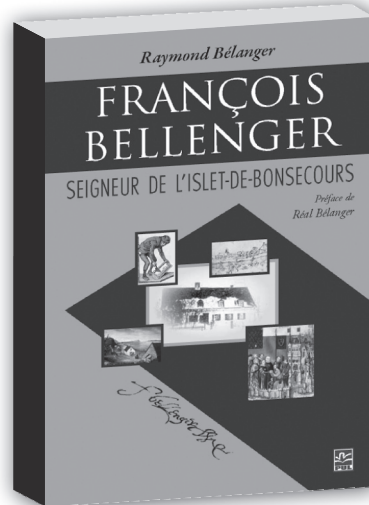
Pierre Céré
Une gauche possible

114 pages, 16 dollars

Nouvelles parutions

RAYMOND BÉLANGER

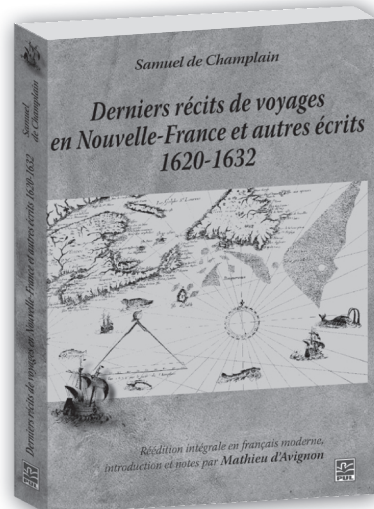
HISTOIRE



Pionnier de la Nouvelle-France, François Bellenger fut maçon de métier et agriculteur, évaluateur foncier, homme d'affaires, seigneur de l'Islet-de-Bonsecours.

470 pages • 39,95 \$

MATHIEU D'AVIGNON

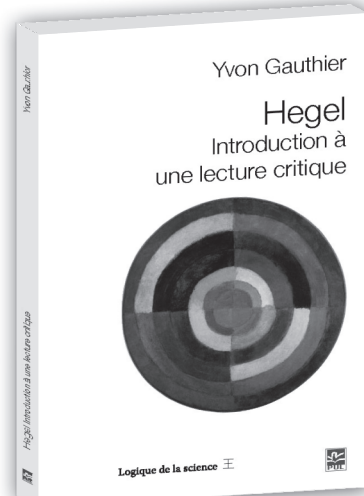


Assistez aux principaux événements survenus en Amérique du Nord et en France entre 1620 et 1632 tel que les perçoit Samuel de Champlain.

302 pages • 34,95 \$

PHILOSOPHIE

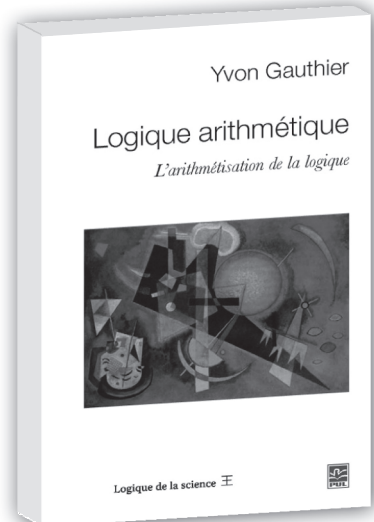
YVON GAUTHIER



Une lecture pour redonner une vie nouvelle à ce qui n'est pas mort dans la philosophie de Hegel.

118 pages • 19,95 \$

YVON GAUTHIER



Jusqu'où peut-on aller en logique par la seule voie de l'arithmétique ?

214 pages • 34,95 \$

Sous la direction de ANNETTE LEIBING
VIRGINIE TOURNAY

SCIENCES SOCIALES



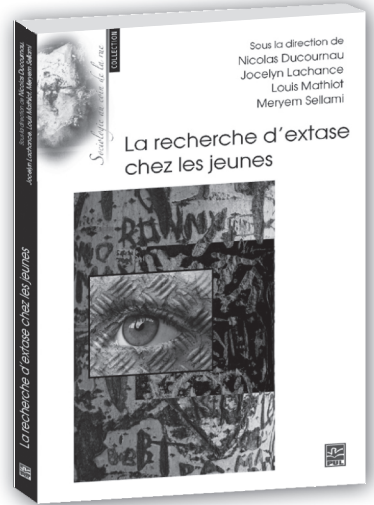
Cet ouvrage est un plaidoyer pour l'établissement d'un cadre d'analyse particulier à l'ensemble des procédés biotechnologiques.

320 pages • 34,95 \$

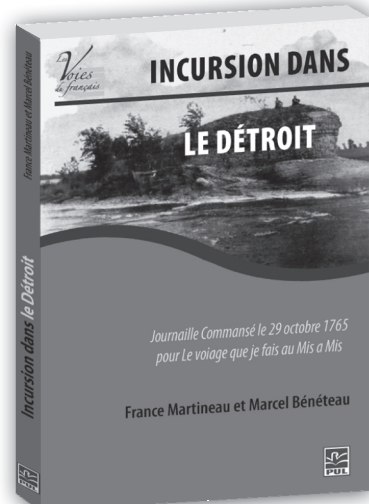
Sous la direction de NICOLAS DUCOURNAU
JOCELYN LACHANCE
LOUIS MATHIOT
MERYEM SELLAMI

Dans nos sociétés contemporaines, le corps des jeunes fait de plus en plus l'objet d'exaltation des identités individuelles.

152 pages • 29,95 \$



LANGUE ET LINGUISTIQUE

FRANCE MARTINEAU
MARCEL BÉNÉTEAU

Charles-André Barthe lève le voile sur la vie dans une ancienne colonie de la Nouvelle-France, au lendemain de la Conquête britannique.

148 pages • 29,95 \$

Presses de
l'Université
Laval

www.pulaval.com

Visitez les Presses

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

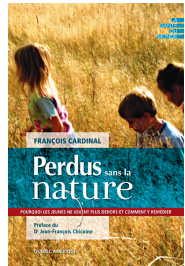
En manque de nature



LOUIS CORNELIER

Les enfants ne jouent plus dehors. L'urbanisation, la multiplication des écrans, le tout-à-l'auto et l'obsession de la sécurité ont transformé nos jeunes «en illettrés des éléments de la nature». Aller jouer dehors, aujourd'hui, est devenu une pénitence. Or, de nombreuses études le démontrent, «la disparition progressive de la nature dans la vie de nos

enfants aurait un impact majeur sur leur santé, mentale et physique, d'ailleurs jugée de plus en plus préoccupante».



Ce manque de nature rendrait donc malade (obésité, déficit de l'attention, haute pression, diabète, asthme) et priverait ceux qui en souffrent d'une expérience humaine essentielle. Telle est la thèse solidement développée

par François Cardinal, éditorialiste à *La Presse* et journaliste spécialisé en environnement, dans *Perdus sans la nature. Pourquoi les jeunes ne jouent plus dehors et comment y remédier*.

Appuyée sur de nombreuses études récentes et sur des entrevues avec une foule d'experts en la matière, la démonstration de Cardinal est convaincante. Pour bien la comprendre, il faut, écrit-il, «dégranuler» le mot «nature», «le prendre dans son sens le plus large: l'extérieur et le dehors, le plein air et la cour arrière, la ruelle et l'espace vert». Cardinal, par exemple, précise qu'«un enfant peut retirer des bénéfices en jouant à la marelle sur le trottoir, en apprenant les différentes espèces d'arbres ou en se "perdant" dans un boisé à proximité».

Plaidoyer en faveur du jeu libre pratiqué à l'extérieur, qui aiderait au développement de l'autonomie des enfants et entraînerait une plus grande dépense d'énergie que les activités organisées, l'ouvrage de Cardinal critique l'attitude des parents hyperperformants qui surorganisent la vie de leurs enfants et pensent que le temps libre est du temps perdu. Le journaliste cite même une étude qui arrive à la surprenante conclusion que, «à l'adolescence, les lecteurs précoces [4 ans] lisaient beaucoup moins que les autres [6 ou 7 ans]». Il critique aussi l'obsession de la sécurité qui amène les parents à ne plus laisser leurs enfants aller au parc ou marcher pour se rendre à l'école, par crainte, notamment, d'un enlèvement. Or, précise-t-il, selon les statistiques de l'année 2008, contrairement à ce qu'on pourrait croire, «la probabilité que votre enfant soit victime d'un agresseur est donc à peu près de 0,00003 %».

Les jeunes d'aujourd'hui, déclare Anne Charpentier, directrice de l'Insectarium de Montréal, ont «certes un intérêt pour l'environnement, mais pas pour la nature». Ils savent qu'ils doivent recycler pour protéger une nature dont ils ne savent rien. Charpentier parle du «paradoxe vert», en précisant que «les enfants qui sont déconnectés de la nature ne verront pas la nécessité de la protéger ni de devenir des citoyens avertis qui feront les bons choix plus tard».

Peut-on renverser la tendance? Il faut essayer, lance Cardinal, en proposant quelques idées pour ce faire: favoriser le transport actif pour se rendre à l'école, revoir l'aménagement des cours d'école, des villes et des parcs dans le but de stimuler les activités extérieures, convaincre les enseignants des bienfaits d'aller dehors, redécouvrir les vertus du bon voisinage pour partager le souci de la sécurité des enfants, lâcher un peu la main de ses enfants pour les laisser jouer dehors librement,

donner l'exemple en y allant soi-même et militer dans les instances appropriées pour permettre à ces idées de se concrétiser.

Enfin, dernière suggestion mais pas la moins originale: changer de discours, afin de «susciter l'intérêt des plus jeunes pour la nature, la leur faire connaître, la leur faire aimer avant de les accabler avec les changements climatiques, la hausse possible des niveaux des mers, la fonte des glaciers et la multiplication des canicules».

Aller jouer dehors, aujourd'hui, est devenu une pénitence pour les enfants

La richesse du vivant

Rédacteur en chef du magazine *Nature sauvage*, le vulgarisateur scientifique Michel Leboeuf est un des experts interviewés par Cardinal. Dans *Nous n'irons plus au bois*, un très instructif et charmant essai paru un peu plus tôt cette année, il propose une défense et une illustration de «la biodiversité québécoise en péril». Ce concept, qu'il définit «comme la variété de la vie dans un endroit donné», concerne les espèces, dont 517 sont en situation précaire au Québec, mais aussi les écosystèmes et les gènes.

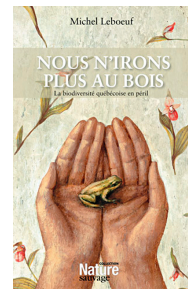
Pourquoi protéger tout ça? Parce que la diversité de la nature, répond Leboeuf, nous procure du plaisir et nous rend de «précieux services en filtrant l'eau et l'atmosphère, en régulant le climat, en absorbant tout ce CO₂ que nous produisons en trop grande quantité». La plupart de nos médicaments, de même, proviennent des plantes et animaux sauvages. Nous avons, enfin, le devoir moral de protéger la beauté du monde. «Chaque espèce vivante, déclare Leboeuf, est un chef-d'œuvre en soi, sculpté patiemment par l'évolution, soigneuse-

ment adapté à son environnement par le jeu de milliers d'années de tâtonnements, d'essais et d'erreurs.»

Nous n'irons plus au bois explique les mécanismes de la diversité du vivant, présente les principaux écosystèmes québécois et les espèces menacées qui les habitent et nous rappelle, enfin, «notre responsabilité vis-à-vis de tout ce patrimoine naturel collectif».

Le réchauffement climatique, insiste le vulgarisateur, n'est pas la seule menace qui guette le vivant. Les pluies acides, les coupes à blanc, la surpêche, l'utilisation des pesticides et le développement urbain sauvage font aussi des ravages.

Il presse donc d'agir dans tous ces dossiers, de même que d'augmenter la proportion d'aires protégées au Québec, de mettre en valeur les collections québécoises de recherche en sciences naturelles et d'initier nos enfants aux choses de la nature. Pour le bien de cette dernière et pour le nôtre.



louisco@sympatico.ca

PERDUS SANS LA NATURE

POURQUOI LES JEUNES NE JOUENT PLUS DEHORS ET COMMENT Y REMÉDIER
François Cardinal
Préface de D' Jean-François Chicoine
Québec Amérique
Montréal, 2010, 208 pages

NOUS N'IRONS PLUS AU BOIS

LA BIODIVERSITÉ QUÉBÉCOISE EN PÉRIL
Michel Leboeuf
Préface de Pierre Brunel
Vélo Québec
Montréal, 2010, 200 pages



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Robert Bourassa, premier ministre du Québec de 1970 à 1976 et de 1985 à 1994

Le retour de Robert Bourassa?

Julien Brault et Georges-Hébert Germain s'affairent, chacun de son côté, à écrire une biographie de l'ancien premier ministre

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Chez Les Malins, un nouvel éditeur généraliste, Julien Brault s'apprête à lancer sa biographie de Robert Bourassa, premier ministre du Québec de 1970 à 1976, puis de 1985 à 1994. Le livre devrait être en librairie d'ici quelques semaines tout au plus, «juste à temps pour accompagner le quarantième anniversaire de la Crise d'octobre», confie-t-il. Julien Brault présente son livre comme la première véritable biographie politique de Robert Bourassa.

Presque au même moment, le romancier et biographe Georges-Hébert Germain annonce avoir accepté une commande pour réaliser une biographie de Robert Bourassa de son cru, celle-ci devant paraître en principe, si tout va bien, à l'automne 2011 chez Libre Expression, une enseigne éditoriale de Québec. Donc, deux biographies consacrées à l'ancien premier ministre paraîtront presque coup sur coup. Le personnage offre-t-il soudain matière à susciter autant d'intérêt?

Rien de neuf

Julien Brault affirme n'avoir pas trouvé grand-chose d'extraordinaire pour son livre. «Je n'ai pas de grandes révélations à faire avec mon livre, explique-t-il tout bonnement en entrevue. Je trace le portrait des gouvernements Bourassa. Je n'ai rien sorti d'extraordinaire.»

Pas même quelque chose sur sa vie privée? «Les rumeurs qu'il était gai? Plein de gens m'ont raconté

ça. Chose certaine, il n'est pas mort du sida. Il était très discret sur sa vie privée. [...] Je n'ai rien trouvé.»

Pour sa part, Georges-Hébert Germain, déjà biographe de Céline Dion, Thérèse Dion, René Angélil et Guy Lafleur, a accepté de répondre favorablement à une commande d'écriture pour ce livre consacré à l'ancien premier ministre. Il a déjà eu, dit-il, quelques rencontres avec des proches de l'homme politique et se promet de remplir bientôt son agenda par d'autres rencontres de ce type au cours des prochaines semaines. «J'ai fait une dizaine d'entrevues déjà. Si tout va bien, je devrais être en mesure de publier le livre dès l'automne 2011.»

«J'ai été étonné de voir qu'il y avait si peu de choses d'écrites au sujet de cet homme», observe Georges-Hébert Germain. Il y a bien sûr la charge à fond de train de Jean-François Lisée contre lui et le Robert Bourassa de Charles Denis, mais, à part ça, il n'y a pratiquement rien eu.»

Jusqu'où le biographe entend-il aller? «Je ne sais pas encore... Il est certain qu'il y a encore des gens de son entourage qui sont vivants. Il faut toujours se demander si on blessera quelqu'un en révélant certaines choses.» Pour l'instant, à ce stade de son enquête, Georges-Hébert Germain avoue ignorer tout à fait ce qui pourrait même devoir être tenu secret au sujet de l'ancien premier ministre. «Ça fait seulement un mois que je m'intéresse au personnage de plus près.»

Le Devoir

HISTOIRE

Indépendance ou libération du Québec?

Une encyclopédie aussi savante qu'ambitieuse sur un courant de pensée politique très diversifié

MICHEL LAPIERRE

«Je rêve que le Québec, libre enfin, devienne le premier pays du monde à n'avoir ni drapeau ni hymne national», a dit Pierre Bourgault avec une belle effronterie, capable de faire dresser les cheveux sur la tête des bien-pensants du nationalisme. De nos jours, un jeune rhéteur aux idées claires des années 50 partage discrètement leur dégoût dans un texte universitaire, par ailleurs d'une logique et d'une précision exemplaires!

Cette contribution de Mathieu Bock-Côté porte sur les thèses de l'indépendantisme de droite Marcel Chaput (1918-1991). Le doctorant en sociologie les préfère à ce qu'il appelle un «certain utopisme» de la «jeune gauche» des années 60, mouvement lié, selon lui, à Bourgault.

Avec 15 autres analystes, Bock-Côté fait du premier tome (1834-1968) d'*Histoire intellectuelle de l'indépendantisme québécois*, publiée sous la direction de Robert Comeau, Charles-Philippe Courtois et Denis Monière, une encyclopédie aussi savante qu'ambitieuse. Chaque collaborateur présente un as-

pect d'un courant de pensée politique très diversifié, parfois inconséquent, sous la forme de l'évolution, sinueuse mais déterminante, d'une idéologie, dans laquelle certains, comme Monière, discernent un seul objectif fondamental.

Or qu'est-ce que la pensée de Louis-Joseph Papineau, un temps en faveur de l'indépendance du Bas-Canada mais tournée ensuite, à cause du choc du réel, vers l'utopie d'un panaméricanisme républicain, éclairé, anticolonial, a de commun avec l'idée, conçue par Jules-Paul Tardivel (1851-1905), d'un Canada français indépendant, théocratique, antimoderne? Rien. L'une annule l'autre.

La notion d'indépendance n'est pas un absolu. On ne peut l'analyser avec sérieux sans tenir compte d'une chose infiniment plus profonde: l'espoir de la libération et du progrès globaux d'une société.

Voilà ce qu'a très bien compris l'un des collaborateurs, Ivan Carel, en traitant de *Nègres blancs d'Amérique*, l'autobiographie de Pierre Vallières, «plus proche, selon lui, de l'œuvre de Michel Tremblay que de celle d'André d'Allemagne». Il précise: «Ce cri du cœur a un caractè-

re rassembleur et universel que n'ont pas les analyses d'experts.»

La contribution de Carel, de Josiane Lavallée (sur Maurice Séguin) et de quelques autres nous reconforte. L'ouvrage collectif risquait de nous déprimer en donnant trop d'importance à des réactionnaires, tels Lionel Groulx, Paul Bouchard, Raymond Barbeau, René Jutras, dont la présence réjouira toutefois l'intrépide Bock-Côté.

En 1951, Jacques Ferron, le grand absent du livre, condamna le passésisme de Groulx en voyant «la mobilisation des ombres contre les vivants de l'histoire». Dès 1968, René Lévesque, sur les traces libérales de Papineau, jugulera heureusement ces forces de la mort.

Collaborateur du Devoir

HISTOIRE INTELLECTUELLE DE L'INDÉPENDANTISME QUÉBÉCOIS

TOME I (1834-1968)

Sous la direction de Robert Comeau, Charles-Philippe Courtois et Denis Monière
VLB
Montréal, 2010, 288 pages



ARCHIVES LE DEVOIR

Marcel Chaput et Pierre Bourgault, ici réunis à l'occasion d'un appel commun à ne pas voter lors des élections fédérales de 1962, deviennent deux figures symboliques de l'opposition entre la droite et la gauche au Québec sous la plume de Mathieu Bock-Côté. Ce dernier est apparu cette semaine dans la campagne de promotion du Réseau liberté Québec, un réseau politique ouvertement de droite.